

sainte communion, et il la hait, parce qu'il connaît les grands biens qu'elle nous procure, parce qu'il sait qu'elle est l'antidote du péché. Le moyen le plus court pour triompher des tentations et pour les faire cesser, c'est donc de vous approcher souvent de Jésus-Christ. »

Mais ce qui affligeait le plus le pieux Fondateur, c'était de voir manquer la communion ou la sainte messe par indévotion, par indifférence, par défaut de zèle pour sa perfection ou pour cause de voyages et de visites non nécessaires. Cent fois il s'est élevé contre cet abus, et toujours avec une énergie et une force qui marquaient, et le tendre amour qu'il avait pour Jésus-Christ, et la douleur profonde qu'il éprouvait quand il voyait les frères s'éloigner de Celui qui est la source de toutes les grâces.

Enfin, c'est encore l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ qui lui inspirait ce zèle ardent de procurer sa gloire et qui le portait à exhorter, à engager ses frères, en toutes occasions, à étudier ce divin Sauveur, à le faire connaître et à le faire aimer. Dans ses instructions, il revenait toujours sur ce sujet. « Faire connaître Jésus-Christ, faire aimer Jésus-Christ, répétait-il sans cesse, voilà la fin de votre vocation et le but de l'institut. Si nous ne remplissons pas ce but, notre congrégation serait inutile, et Dieu lui retirerait sa protection. Revenez donc sur les mystères et sur la vie de Notre-Seigneur ; parlez souvent à vos enfants de ses vertus, de ses souffrances, de l'amour qu'il leur a témoigné en mourant sur la croix, et des trésors de grâces qu'il leur a laissés dans les sacrements. La science de la religion consiste toute à connaître Jésus-Christ : bien plus, c'est en lui que consiste la vie éternelle, et les saints dans le ciel ne sont occupés qu'à étudier, contempler et aimer Jésus-Christ qui est leur béatitude. La connaissance de Notre-Seigneur doit donc être le but de tous vos catéchismes, et vous n'en devez faire aucun sans parler de ce divin Maître. Plus vous le ferez connaître, plus vous le ferez aimer, plus vous affaiblirez le règne du

péché, plus vous établirez celui de la vertu, plus vous assurerez le salut de vos enfants. »

Dans une foule de lettres, il leur fait les mêmes recommandations, les engageant à rappeler sans cesse aux enfants combien Jésus-Christ les a aimés et combien, par conséquent, ils étaient obligés de l'aimer.

---

## CHAPITRE SEPTIÈME

---

Sa dévotion à la sainte Vierge.

On peut dire que notre bien-aimé Père avait sucé cette dévotion avec le lait, car sa mère et sa pieuse tante, toutes les deux très dévotes à la sainte Vierge, s'étaient appliquées à lui inspirer cette précieuse dévotion et l'avaient établie doucement dans son cœur dès sa plus tendre enfance. Pendant sa jeunesse et tant qu'il fut au sein de sa famille, il s'était contenté, pour honorer Marie, de réciter quelques courtes prières qu'on lui avait apprises ; mais lorsqu'il eut pris la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique et quand il fut dans les séminaires, sa piété envers la Mère de Dieu augmenta sensiblement, et il s'imposa un grand nombre de pratiques pour mériter sa protection et pour lui témoigner sa tendre affection. Il prit alors la résolution de dire tous les jours le chapelet, résolution qu'il a gardée toute sa vie avec la plus grande fidélité. Il aimait aussi à faire à Marie de fréquentes visites, et c'est dans ses longs entretiens avec elle, aux pieds de ses autels, qu'il comprit que Dieu voulait le

sanctifier et le préparer à travailler à la sanctification du prochain par une dévotion spéciale à cette divine Mère. Dès lors sa devise fut : *Tout à Jésus par Marie, et tout à Marie pour Jésus*. Cette maxime nous révèle l'esprit qui le dirigea et qui fut la règle de sa conduite pendant toute sa vie.

Regardant la sainte Vierge comme sa Mère et comme la voie qui devait le conduire à Jésus, il mit sous sa protection ses études, sa vocation et tous ses projets ; chaque jour il se consacrait à elle et lui offrait toutes ses actions, afin qu'elle daignât elle-même les présenter à son divin Fils. C'est dans une de ses fréquentes visites à la sainte Vierge que lui vint la pensée de fonder une congrégation de pieux instituteurs, et de lui donner le nom de Celle qui lui en avait inspiré le projet. Comme il se sentait un attrait particulier pour honorer la sainte Vierge, jugeant des autres par lui-même, il crut que le nom seul de Marie suffirait pour attirer des sujets à la congrégation qu'il avait l'intention de fonder. Il ne se trompa pas. Fidèle à sa résolution d'aller toujours à Jésus par Marie, en quittant le grand séminaire, après avoir reçu les ordres sacrés, il se rendit à Fourvière pour consacrer à la sainte Vierge son ministère ; et chaque fois que des affaires l'appelaient à Lyon, il allait renouveler aux pieds de Marie, dans son sanctuaire de Fourvière, cette offrande et cette consécration. Nommé vicaire à La Valla, il s'y rendit le samedi, et voulut commencer l'exercice du saint ministère le jour de la fête de l'Assomption, afin que Marie en bénît les prémices et les présentât elle-même à son divin Fils. C'est ainsi qu'il a fait toute sa vie, offrant et confiant à la sainte Vierge tous ses projets, toutes ses œuvres, et ne mettant la main à leur exécution qu'après l'avoir longtemps priée de les bénir. Tous les jours, en visitant le saint Sacrement, il allait rendre ses hommages à la sainte Vierge. Mais cela ne suffisant pas pour satisfaire sa piété, il lui éleva dans sa propre chambre un petit autel sur lequel il mit sa statue ; et là, à toutes les heures de la journée, il lui adressait de ferventes prières, et souvent

même il restait longtemps prosterné à ses pieds. S'étant aperçu que l'autel dédié à Marie dans l'église de la paroisse était en mauvais état, il en fit faire un neuf à ses frais et fit réparer toute la chapelle. Il y a dans la paroisse de La Valla, à quelque distance du village, un sanctuaire dédié à la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame de Pitié. Le bon Père le visitait souvent, et, plusieurs fois la semaine, il s'y rendait en procession avec quelques pieux fidèles pour y célébrer le saint sacrifice de la messe. En y allant, on chantait le *Miserere mei*, et en retournant, les litanies de la sainte Vierge.

Dès la première année de son vicariat, il établit dans l'église de la paroisse la pieuse pratique du mois de Marie, qui était peu connue, et qui devait, quelques années plus tard, produire tant de fruits de salut dans toute la France et dans tout le monde chrétien. Il faisait lui-même cet exercice tous les matins avant sa messe. A cette occasion, il répandit dans la paroisse un grand nombre d'exemplaires du petit livre appelé *Mois de Marie* et d'autres ouvrages propres à inspirer la dévotion à l'auguste Mère de Dieu. Aussi, dans peu de temps, les exercices du mois de Marie se firent dans tous les hameaux de la paroisse, et bientôt même chaque famille eut son oratoire, où le soir elle se rassemblait, devant l'image de la Reine du ciel, pour implorer sa protection, pour chanter ses louanges et méditer ses grandeurs et ses bontés.

Quand il eut fondé son institut, le mois de Marie devint un exercice de communauté ; il en établit même la pratique dans les écoles et en fit un article de règle conçu en ces termes : « Tous les frères prendront à cœur de faire exactement le mois de Marie, et ils feront en sorte que leurs enfants le fassent pareillement avec goût et dévotion. »

Il croyait, avec tous les saints, que la dévotion à Marie est une marque de prédestination ; il aimait à répéter cette consolante vérité dans ses instructions, et c'est sans doute pour cette raison qu'il mettait tant de zèle à faire connaître et aimer cette auguste Vierge, et inspirer aux fidèles et à ses

frères une confiance sans bornes à sa protection. Bien plus, il était convaincu que tous les frères qui auront le bonheur de mourir dans l'institut seront sauvés. Plusieurs fois on l'a entendu dire : « J'ai la confiance que Marie ne laissera périr aucun de ceux qui persévéreront jusqu'à la mort dans leur vocation et qui quitteront la terre avec ses livrées. » Voici les raisons sur lesquelles il fondait son opinion, et qu'on peut regarder comme bien propres à justifier sa confiance :

1° Sur ce que la vocation à la vie religieuse est par elle-même, au sentiment des saints, une marque de prédestination.

2° Sur la dévotion particulière que l'institut professe pour Marie, sur les nombreuses pratiques de piété prescrites par la règle pour l'honorer et pour mériter sa protection. « Si nous voyons, disait-il, tant de chrétiens obtenir le salut, parce qu'ils ont été fidèles à adresser une prière à cette Vierge puissante ou à faire en son honneur quelque acte de vertu, comment un frère qui récite tous les jours le chapelet, l'office et plusieurs autres prières, qui consacre à cette divine Mère un jour chaque semaine, qui célèbre ses fêtes avec une dévotion particulière, pourra-t-il se perdre ? S'il arrivait que quelqu'un, par une étrange perversité, abusât de tous les moyens de salut que lui offre son saint état, ne peut-on pas croire que les prières et les bonnes œuvres de ses frères lui obtiendront sa conversion ? Mon avis est qu'il en sera ainsi ou qu'il sortira de l'institut. »

3° Sur la promesse de salut attachée au saint scapulaire : d'abord, parce que les frères portent tous ce saint habit ; ensuite, parce que si la sainte Vierge préserve de la damnation éternelle ceux qui se contentent de porter le scapulaire, à plus forte raison en préservera-t-elle ceux qui, avec le scapulaire, portent encore son nom, son habit, vivent dans sa maison, lui payent tous les jours un tribut d'hommages, travaillent à la faire aimer, à répandre sa dévotion parmi les

enfants, et pratiquent une infinité d'autres œuvres des plus propres à l'honorer et à mériter sa protection.

4° Sur l'expérience du passé. « Voyez, disait-il, ceux qui sont morts dans l'institut, consultez les registres mortuaires et dites-moi s'il y en a un seul dont la fin laisse des inquiétudes sur son sort éternel ! Non, grâce à Dieu, il n'y en a point ; et tous ces bons frères sont morts dans les dispositions les plus chrétiennes et les plus rassurantes. Nous pouvons même ajouter à la gloire de Marie, notre bonne Mère, que la plupart sont sortis de ce monde avec des marques visibles de prédestination. »

On pourrait, en confirmation de ces dernières paroles du pieux fondateur, rapporter ici un grand nombre de traits ; nous nous contenterons d'un seul. En 1838, le frère Justin, directeur de l'établissement de Perreux, fut atteint d'une phtisie pulmonaire qui, en peu de temps, le réduisit à l'extrémité. Ne se faisant point illusion sur la gravité de sa maladie, le bon frère se prépara à la mort en parfait religieux. Un de ses confrères l'ayant engagé à demander à Dieu sa guérison : « Je m'en garderai bien, répondit-il ; je n'ai aucun besoin de la santé, et il me suffit de faire la volonté de Dieu. Si vous saviez combien je m'estime heureux de souffrir un peu pour Notre-Seigneur, et de mourir pour le voir dans le ciel, vous ne me parleriez pas de demander ma guérison. » Plein de ces sentiments, il passa les derniers jours de sa vie dans des colloques continuels avec Jésus et Marie. Déjà il avait reçu tous les sacrements, on lui avait appliqué l'indulgence *in articulo mortis*. Son crucifix et son chapelet à la main, il attendait avec un saint désir l'heure du départ pour le ciel. Vers minuit du 23 juin, ceux qui le veillaient, s'apercevant qu'il était plongé dans un profond recueillement, l'appellent, l'interrogent, et par ses réponses ils s'assurent qu'il a toute sa connaissance. Comme on savait qu'il aimait à s'entretenir avec Dieu, on le laissa tranquille, et l'on se contenta de ne pas le perdre de vue. Après avoir passé près

d'une demi-heure dans cette contemplation, sa figure s'anime et semble se colorer; il joint les mains, il fait effort pour se lever et se met à sourire à plusieurs reprises. Les frères qui le veillaient lui ayant demandé ce qu'il voulait et pourquoi il riait : « Je ris, leur répondit-il, parce que je vois la sainte Vierge; elle est là, elle vient me chercher. » Un moment après il s'endormit paisiblement dans le Seigneur avec le sourire aux lèvres et les yeux fixés à l'endroit où il avait dit voir la sainte Vierge. Un postulant qui laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la conduite, et dont la vocation était tellement chancelante qu'il avait demandé plusieurs fois à se retirer, s'étant trouvé à cette précieuse mort, fut entièrement changé par ce spectacle. Le même jour, de grand matin, il va trouver le Père Champagnat pour lui protester qu'il veut vivre et mourir dans l'institut, pour le supplier de l'y recevoir, de lui donner le nom du frère qui vient de mourir, et d'être envoyé dans les missions de l'Océanie. Le changement de ce jeune frère fut constant; depuis ce jour il se montra tout autre qu'il n'avait été, et il obtint les trois choses qu'il demandait.

On sera moins étonné de cette assurance du Père Champagnat touchant le salut des membres de l'institut, quand on connaîtra ce qu'il prescrit à ses frères pour honorer Marie et pour obtenir sa protection. Dans la pensée du pieux fondateur, tout dans l'institut doit appartenir à Marie, tout doit être employé à sa gloire. Aimer cette auguste Reine, la servir et propager son culte, selon l'esprit de l'Eglise, comme un excellent moyen d'aimer et de servir plus facilement et plus parfaitement Jésus-Christ : tel fut le but qu'il se proposa en fondant sa congrégation. Ce fondement posé, il veut que les frères regardent la sainte Vierge comme leur Mère, comme leur patronne et comme leur modèle; bien plus, comme leur première supérieure; et conséquemment qu'ils aient pour elle les sentiments que comportent ces qualités de mère, de patronne, de modèle et de première supérieure. C'est d'après

ces principes que les pratiques que nous allons énumérer furent établies dans l'institut pour honorer Marie.

Dès le matin, la journée tout entière lui est consacrée par le chant du *Salve Regina* dans les maisons nombreuses, et par la récitation en communauté de la même prière dans les autres maisons. Chaque frère, en se levant, doit se mettre sous sa protection, s'offrir à elle et réciter trois *Ave Maria*; le soir, avant de se coucher, il doit en faire autant. L'office, le chapelet, la récitation de l'*Ave Maria* à toutes les heures, et plusieurs autres prières sont le tribut d'hommages que les frères doivent lui payer pendant la journée. Tous les exercices de piété, de même que la plupart des exercices de communauté se terminent par le *Sub tuum*. Le samedi de chaque semaine est particulièrement consacré à honorer Marie; ce jour-là, on lui adresse des prières spéciales pour obtenir par son intercession la belle vertu de pureté. En outre tous les frères doivent jeûner, et si quelqu'un en est empêché, il ne peut s'en dispenser qu'avec permission, et en suppléant au jeûne par quelque prière ou par quelque acte de vertu. Le samedi est encore un jour de communion pour ceux qui ont la permission de la faire. Quant à ses fêtes, elles doivent être célébrées par tous les membres de l'institut avec une sainte joie, avec un saint respect, un amour et une reconnaissance toute filiale. La règle veut que les frères s'y préparent par une neuvaine ou par quelque autre pratique de piété. La veille, il y a jeûne. Le jour de la fête, après la sainte communion, chacun doit renouveler ses vœux et se consacrer de nouveau à cette tendre Mère. Les cinq principales fêtes de la sainte Vierge sont chômées dans les maisons de noviciat, et les offices s'y font avec la plus grande solennité. Ces saints jours doivent être entièrement employés par tous les frères de l'institut à honorer leur divine Mère, soit en lisant quelques livres qui traitent de ses grandeurs, soit en faisant aux enfants quelques instructions sur le sujet de ces fêtes et sur les avantages de la dévotion à Marie.

A toutes ces pratiques établies dans l'institut pour honorer la Mère de Dieu, le pieux fondateur voulait, et il a prescrit que l'on joignît deux choses indispensables, et qui, dans sa pensée, doivent être le complément des hommages rendus à Marie et les effets de la dévotion que l'on a pour elle. La première est l'imitation de ses vertus. Il demande donc que l'amour des frères pour Marie les porte surtout à prendre son esprit, et à imiter son humilité, sa modestie, sa pureté et son amour pour Jésus-Christ. La vie pauvre et cachée de la divine Mère et les exemples sublimes qu'elle nous a donnés doivent être la règle de la conduite des frères, et chacun doit tellement s'efforcer de lui ressembler que tout dans ses actions et dans sa personne rappelle Marie, retrace l'esprit et les vertus de Marie. La seconde chose, c'est que les frères se regardent comme particulièrement obligés de la faire connaître, de la faire aimer, de répandre son culte et d'inspirer sa dévotion aux enfants. Voici sur cet intéressant sujet quelques-unes des pensées de notre vénéré Père :

« Le salut vient des Juifs, disait notre divin Sauveur à la Samaritaine; mes chers frères, nous pouvons dire, avec bien plus de vérité, le salut vient de Marie. C'est d'elle qu'est né Jésus; c'est par elle qu'il est descendu du Ciel pour sauver les hommes; c'est par sa médiation et son entremise qu'il fait la première application de ses mérites dans la sanctification de saint Jean-Baptiste; c'est à sa prière qu'il fait son premier miracle; c'est à elle que du haut de la croix il confie tous les hommes, en la personne du disciple bien-aimé, afin de nous faire comprendre qu'elle est notre Mère, et que c'est par elle qu'il veut nous accorder ses grâces et nous faire l'application des mérites de sa mort et de sa croix. Or, si les grâces nous sont dispensées par les mains de Marie, et si son intercession est nécessaire pour notre salut, comme nous l'assurent les saints Pères de l'Eglise, nous devons en conclure, avec saint Liguori, un des plus grands saints de notre temps, que le salut de tous les hommes est attaché à ce qu'on

leur inspire une solide dévotion à la sainte Vierge et une confiance sans bornes à sa protection. Si donc vous avez le bonheur de faire pénétrer cette précieuse dévotion dans le cœur de vos enfants, vous les avez sauvés; car, ou ils ne s'écarteront pas gravement des sentiers de la vertu, ou ils y seront ramenés par celle que l'Eglise appelle la Mère de miséricorde, le refuge des pécheurs (1). »

(1) C'est par la dévotion à Marie que les saints de tous les siècles ont sanctifié le monde. Saint Vincent Ferrier regardait la propagation de la dévotion à la sainte Vierge comme le moyen le plus efficace pour inspirer l'horreur du péché et l'esprit de pénitence.

Le Père Honoré, religieux de Saint-François, si illustré par ses prédications évangéliques et par les fruits de salut qu'elles produisaient, ne cessait de propager la dévotion à Marie, apprenant au peuple à l'honorer par diverses pratiques, spécialement par celle du chapelet. Comme plusieurs le critiquaient et lui reprochaient de perdre son temps : « Attendez la fin de la mission, leur répondait le saint homme, et vous verrez à quoi est bonne la dévotion à la sainte Vierge, et si j'ai perdu mon temps en l'inspirant aux fidèles et en leur apprenant à dire le chapelet. » La fin de la mission était toujours une foule de pécheurs convertis, la piété, la dévotion et les saintes pratiques de la religion rétablies, les populations qu'évangélisait le saint religieux toutes changées et ramenées dans les sentiers de la vertu.

Tout le monde sait que saint Dominique, prêchant les Albigeois et ne faisant presque aucun fruit, la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Sachez, mon fils, que le moyen dont la sainte Trinité s'est servie pour réformer le monde a été la Salutation angélique qui est le fondement du Nouveau Testament. C'est pourquoi, si vous voulez gagner les pécheurs, prêchez mon rosaire. » Le saint, consolé et instruit par cette vision, enseigne les mystères du rosaire, inspire la dévotion à la sainte Vierge et en peu de temps il convertit plus de cent mille hérétiques et une foule innombrable de pécheurs.

Saint Grégoire Thaumaturge, étant devenu évêque de Néocésarée, et n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens dans son diocèse, s'adresse à la sainte Vierge, met sous sa protection son épiscopat, lui demande la conversion de son troupeau, la conjure de lui faire connaître la véritable manière de l'instruire et de le gagner à Dieu. La sainte Vierge exauce cette prière de son fidèle serviteur; elle lui apparaît, pleine de gloire, accompagnée de saint Jean l'évangéliste, et elle ordonne à cet apôtre d'expliquer à Grégoire les mystères de la foi et la manière de les enseigner. Enfin, elle donna une telle bénédiction aux travaux du saint évêque, qu'à sa mort, il ne laissa que dix-sept hérétiques ou infidèles dans son vaste diocèse, qui en était plein quand il en prit possession.

Pour parvenir à inspirer cette solide dévotion à la sainte Vierge, le Père Champagnat veut que les frères saisissent toutes les occasions d'en parler aux enfants, que souvent ils leur fassent des instructions spéciales sur ce sujet, et que ces instructions soient confirmées et rendues intéressantes par

Le grand secret de saint Ildefonse, archevêque de Tolède, pour convertir les pécheurs, était de les conduire à Marie; et il témoignait la plus grande assurance quand il les voyait persévérer dans le culte de Celle qu'il appelait la Réparatrice de l'univers, la Trésorière de toutes les grâces. Son zèle pour faire honorer Marie était infatigable; il parlait d'elle à tout propos, et il composa même un livre pour défendre sa virginité perpétuelle. La sainte Vierge ne se laissa pas vaincre en générosité; elle accorda au saint évêque d'innombrables faveurs; nous ne citerons que la suivante. Le 18 décembre, jour où l'on célébrait alors en Espagne la fête de l'Annonciation, Ildefonse était sur son siège pour commencer l'office, lorsque la Reine du ciel se présenta à lui, accompagnée d'une foule d'anges. Elle avait en main le livre que le saint avait composé sur sa virginité, et après lui en avoir témoigné sa satisfaction, elle lui donna, comme gage de son affection, une magnifique chasuble en lui adressant ces paroles: « Parce qu'à une foi vive et à une conscience pure, vous avez joint un grand zèle pour ma gloire, je vous donne ce vêtement tiré des trésors de mon Fils. » Ce fait est consigné dans les actes d'un concile d'Espagne, qui établit une fête pour en perpétuer le souvenir, et il est rapporté par Mariana, Baronius, Triténius, par saint François de Sales et une foule d'autres.

Saint Bernardin de Sienna, ayant commencé dès son enfance à servir la sainte Vierge et à la prier devant une de ses images pendant des heures entières, un jour cette divine Mère lui apparut et lui dit: « Mon fils, en récompense de la piété et de l'amour que tu me portes, je t'accorde trois grâces excellentes: la première, la vocation à la vie religieuse; la seconde, le talent et un don particulier pour annoncer la parole de Dieu et pour convertir les pécheurs; la troisième, une solide vertu et une grande sainteté. » Peu de temps après, Bernardin remplissait l'Italie du fruit de ses prédications et du bruit de ses miracles. Les plus grands pécheurs se convertissaient à sa parole; la piété reflourissait partout, et la vertu prenait la place du vice. Le saint ressuscita quatre morts, en présence d'un grand nombre de témoins. Ces merveilles et les fruits de salut qu'il opérait, étaient la récompense de sa dévotion à Marie; il avait une telle confiance en elle, qu'il lui demandait un miracle avec le même abandon qu'une grâce ordinaire. A force de prêcher, sa voix s'étant presque éteinte, il s'adressa aussitôt à Marie et en obtint une guérison parfaite. Ce saint était né, il avait pris l'habit religieux, fait sa profession, dit sa première messe, prêché son premier sermon, le huit septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, et il mourut le même jour.

des traits bien choisis, et par la pratique et l'exemple des saints. Lui-même racontait souvent de ces traits, et il savait les placer si fort à propos et en faire des applications si justes et si heureuses qu'on était ravi de l'entendre.

Le zèle pour répandre la dévotion à la sainte Vierge, n'est

M. de Nobletz, un des hommes les plus extraordinaires du siècle dernier, et qui, par ses instructions familières et ses catéchismes aux enfants, rétablit la piété et l'esprit de foi dans toute la Bretagne, dut tous les fruits qu'il opéra à la sainte Vierge, comme il l'avoua en présence du Saint-Sacrement, quelques heures avant sa mort. La conscience, dit-il à ce moment suprême, me fait un devoir de découvrir les grandes grâces que Dieu m'a faites par l'intercession de Marie, ma divine Mère. Lorsque je faisais mes études à Agen, une grande affliction m'étant survenue, la sainte Vierge que j'ai toujours servie et aimée, m'apparut, me consola et me dit: « Mon enfant, j'ai obtenu pour vous trois couronnes: la première est celle de la virginité que vous conserverez intacte toute votre vie, même au milieu des plus grands dangers auxquels vous exposera votre ministère; la seconde est celle du mépris du monde et du détachement de toutes choses; la troisième est celle de docteur et de maître de la vie spirituelle; de sorte qu'un grand nombre d'âmes se sauveront par votre moyen. » Doit-on s'étonner après cela des fruits de salut qu'a produits ce grand serviteur de Dieu?

Saint Philippe de Néri, dès sa plus tendre enfance, s'était fait un devoir de ne passer aucun jour sans offrir à Marie quelques pratiques de piété. Il ne l'appelait que sa tendre Mère, sa douce patronne, ses délices. En toute occasion, il s'efforçait de la faire aimer, d'inspirer sa dévotion; et il n'en parlait jamais que son visage ne devînt comme rayonnant de joie, et que le cœur de ceux qui l'écoutaient n'éprouvât une augmentation de ferveur, et souvent même le désir d'embrasser l'état religieux. Il ne faisait nul entretien, nulle exhortation, nul discours, sans parler de Marie. Avec les pénitents qu'il dirigeait, avec ceux qui lui demandaient conseil, il ne concluait jamais sans ajouter quelques paroles sur la dévotion à la sainte Vierge: « Honorez Marie, mes enfants, disait-il, car elle est la dispensatrice des grâces. Si vous voulez avoir la persévérance, servez et honorez Marie tous les jours; si vous voulez vous convertir, priez Marie. » Le nombre de pécheurs habituels qu'il a convertis et retirés du vice, en leur prescrivant quelques pratiques de dévotion à la sainte Vierge, est incalculable. C'est par cette pieuse dévotion qu'il renouvela la ville de Rome, et qu'il opéra des prodiges de grâce dans toutes les conditions, mais surtout parmi la jeunesse.

Le Père Gonzalès Sylvéra, de la Compagnie de Jésus, avait coutume de recommander toutes ses entreprises à la sainte Vierge. Ayant appris qu'il était destiné pour la mission d'Ethiopie, il s'efforça de se rendre la sainte Vierge favorable par toutes sortes d'hommages et de prières.